

**XAVIER-MARIE
BONNOT**

**Le pays
oublié
du temps**

roman

actes noirs
ACTES SUD
Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Papouasie-Nouvelle-Guinée, 1936. Le Dr Delorme, Robert Ballancourt et leur guide remontent le fleuve Sepik à la recherche des derniers coupeurs de têtes. Leur but : acheter des crânes d’ancêtres auxquels les artistes papous redonnent l’apparence humaine.

Marseille, soixante-dix ans plus tard. Le commandant de police Michel de Palma, dit le Baron, découvre le Dr Delorme assassiné. Devant le cadavre, un livre ouvert : Totem et Tabou de Sigmund Freud. Masques, statuettes et flûtes d’Océanie emplissent la villa, mais une tête provenant de l’expédition de 1936 a été volée.

Tandis que l’assassin continue de frapper dans le milieu des ethnologues et des marchands d’arts premiers, le Baron acquiert la conviction que l’explication des meurtres se trouve dans les textes de Freud et de Claude Lévi-Strauss, mais aussi quelque part sur les rives du fleuve Sepik...

Mystères séculaires et horizons lointains nourrissent ce polar ambitieux, rythmé et nostalgique qui a reçu le prix Plume de cristal du festival de Liège.

XAVIER-MARIE BONNOT

Né à Marseille en 1962, Xavier-Marie Bonnot est l'auteur d'une série de polars mettant en scène le Baron, dont le dernier en date est Premier homme (Actes Sud, 2013). Ces romans, dont les droits d'adaptation ont été achetés par la télévision, sont traduits dans une demi-douzaine de langues.

DU MÊME AUTEUR

La Première Empreinte, Ecailler du Sud, 2002 ; Pocket, 2007.

La Bête du marais, Ecailler du Sud, 2004 ; Pocket, 2008.

La Voix du loup, Ecailler du Sud, 2006 ; Pocket, 2011.

Les Ames sans nom, Belfond, 2009 ; Pocket, 2010.

Premier homme, Actes Sud, 2013.

© ACTES SUD, 2011
pour l'édition française
ISBN 978-2-330-01669-2

XAVIER-MARIE BONNOT

LE PAYS OUBLIÉ
DU TEMPS

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*Pour Raphaël, le petit prince... Et Albane qui
commence le beau voyage.*

*Ils n'étaient pas vivants.
Ils devaient être nos ancêtres, revenus du pays des morts.
Nous ne savions rien du monde extérieur.
Nous pensions être les seuls humains.
Nous avons pensé que nos ancêtres allaient là-bas,
devenaient blancs et revenaient transformés en esprits.
C'est ainsi que nous expliquions l'homme blanc. Nos morts
étaient revenus*.*

* Récit d'un autochtone de Nouvelle-Guinée racontant sa première rencontre avec un homme blanc. Extrait du film documentaire *First Contact* de Bob Connolly et Robin Anderson, Arundel Production, 1983.

Prologue

RÉGION DU SEPIK

Nouvelle-Guinée. 1936

— Nous arrivons, lance Kaïngara.

Robert Ballancourt acquiesce d'un signe de tête et laisse son regard dériver sur la surface de l'eau grasse. La longue pirogue glisse en silence.

— Plus que quelques minutes, Robert.

Les méandres gris du fleuve Sepik se lovent dans la brousse dense et mouillée. L'air chaud empeste la jacinthe douce et la pourriture des algues mortes. De temps à autre, le cri rauque d'un cacatoès s'échappe de la grande forêt.

— Le fleuve est dangereux par ici. Trop de courant.

Kaïngara connaît les passes entre les doigts crochus de la mangrove et les bouquets de roseaux. Chaque fois qu'il pousse sur sa pagaie, le mouvement régulier tend son buste et bande ses muscles durs sous sa peau de cuivre.

— Tu vois ces tourbillons, dit-il en désignant du doigt les remous dans l'eau jaune. C'est là que se trouvent les esprits des anciens.

D'ordinaire, Kaïngara parle peu, juste un sourire franc sur ses grosses dents d'ivoire.

— Les esprits des ancêtres ? demande Ballancourt.

— Oui, ceux qui n'ont pas encore retrouvé leur maison. Il faut faire attention, il y a beaucoup de

tourbillons par ici. Il ne faut jamais voir un esprit, ni savoir d'où vient sa voix.

— Pourquoi ?

— Tu risques la mort...

Kaïngara jette un regard inquiet vers les berges de glaise. Des tireurs embusqués pourraient décocher une pluie de flèches. A l'avant, Robert Ballancourt garde les mains crispées sur les bords effilés de l'embarcation. Il a vissé son chapeau de toile beige sur ses yeux bleu délavé. Son pantalon et sa chemise de toile écru sont maculés de taches de boue. Depuis trois jours, ses vêtements fermentent, il ne dort que dans des recoins de jungle malsains avec le ciel lourd comme baldaquin et le voisinage des chauves-souris. La haute région a creusé son regard fiévreux.

— Yuarimo est dans cette direction ! s'écrie Kaïngara en se redressant, l'œil aux aguets. Là-bas ! Nous y serons demain.

Ils se trouvent à l'embouchure de la rivière Yuat. Sur le rivage, à moitié dissimulé par des palmiers à bétel, un toit étrangement pointu. Plus loin, la maison des hommes ; son immense figure tutélaire au-dessus de l'entrée jette partout ses regards farouches. C'est la première fois que Ballancourt en voit une aussi belle.

— Ces villageois connaissent l'homme blanc, dit Kaïngara.

Son visage s'est radouci, il semble moins inquiet. Des guerriers armés de lances, de flèches et d'arcs observent les visiteurs en silence. Ils sont nus ; de longs *koteka*, des étuis pénien, en travers de leurs ventres. L'un d'eux s'avance. Sa peau est toute ratacinée comme un vieux cuir.

— J'ai l'impression qu'ils nous attendaient ! dit Ballancourt.

— Oui, les nouvelles vont vite dans la brousse.

La pirogue accoste en se fichant dans une langue de boue rouge du fleuve. Des gamins qui cabriolaient dans l'eau remontent sur la berge et courent vers les maisons du village en faisant fuir les cochons noirs qui glanent entre les palmiers.

L'homme à la peau fripée fait un pas en avant.

— Un Big Man, avertit Kaïngara avec un regard craintif. C'est avec lui qu'il faut traiter.

Des cheveux rares frisottent en boucles blanches sur la tête du vieillard. Sous son front veineux, ses yeux ne perdent pas le moindre détail de la scène qui se joue devant lui. Une dent de verrat est fichée dans le cartilage de sa cloison nasale et retombe en une grosse moustache blanche. Tous les autres hommes sont restés en retrait, méfiants et curieux à la fois, les regards un peu fauves. Leurs torses musculeux portent de nombreuses cicatrices de combats, de fines blessures en étoile laissées par les flèches barbelées et de longues échancrures des coups de lame. Le Big Man se tourne vers Kaïngara et l'interroge. Il y a dans les prunelles du vieil homme des éclairs effrayants et dans sa voix l'assurance des chefs de guerre.

— Ils sont contents que tu viennes pour acheter. Ils disent qu'ils ont beaucoup de choses à vendre.

— Demande-leur s'il est possible de voir la maison des hommes...

Kaïngara réfléchit avant de traduire. Il sait qu'il touche à un point sensible. Seuls les initiés peuvent entrer dans ce lieu réservé. Au bout d'un temps interminable, le vieux fait signe de le suivre. La maison

est un immense rectangle construit sur pilotis. Les poteaux sont sculptés comme des totems, un par clan. Un rideau d'herbes sèches descend du plafond et en ferme l'entrée. A l'intérieur, chaque pilier, chaque traverse ou poutre de la charpente est décoré de figures fantastiques ou de corps entrelacés.

Les hommes restent silencieux ; quelques-uns sont assis à même le sol, d'autres sur des bancs. Le Big Man se détache du groupe, il tient de larges feuilles vertes dans sa main gauche et désigne un tabouret. Il veut montrer quelque chose, son regard s'est fixé sur Ballancourt.

— Qu'est-ce que c'est ? demande l'explorateur.

Kaïngara traduit en hésitant.

— Le tabouret d'orateur... Il représente l'ancêtre primordial. On s'en sert pour parler des problèmes du village ou pour attribuer les noms claniques. C'est très important. Un serment passé devant le tabouret est définitif.

Le Big Man prononce des paroles qui semblent réglées par un rituel, comme s'il déclamait des vers en modulant le son de sa voix grêle. De temps à autre, il fouette le siège d'un geste sec et puissant.

— Quand le village devait décider de faire la guerre à un autre village, continue Kaïngara qui écoute chaque mot du Big Man en hochant la tête, on interrogeait le tabouret.

Il dévisage un instant Ballancourt et dépose trois feuilles sur l'assise.

— Allez chasser les têtes ! ordonnait l'ancêtre primordial. Dans la maison des hommes, tous se levaient, prenaient les lances sur les bancs suspendus. L'agitation était grande. La chasse aux têtes pouvait commencer.

Le visage sculpté du tabouret paraît fermé par un mystère. Deux coquillages de porcelaine fendus en leur milieu forment de petits yeux en amande qui pénètrent le monde des vivants. Une couronne en fourrure de marsupial est posée sur la calotte supérieure. Le nez et la bouche se terminent en un long bec. Les pieds sont sculptés dans des formes qui rappellent des pattes d'oiseau ; ils constituent le corps de l'ancêtre primordial. Le pupitre est orné lui aussi de coquillages, de dents de cochon, de cheveux et de feuilles.

D'une claque de son chapeau, Ballancourt enlève la poussière qui a sali le revers de son pantalon. Ce geste provoque des sourires chez les hommes qui l'observent.

— Vends-moi ce tabouret !

— Impossible, répond l'ancien. Je veux bien t'expliquer à quoi il sert, mais te le vendre, jamais.

— Je te donne ces shillings. Tout ça ! Plus de vingt.

— Non, étranger.

Ballancourt exhibe de grosses pièces brillantes.

— C'est beaucoup d'argent.

Le regard du Big Man s'éclaire. Un sourire glisse sur sa bouche édentée, puis il se referme en une moue hostile.

— Non.

Le Big Man a tourné ses mains, les paumes vers le ciel. Il évite le regard de Ballancourt.

— Non.

— C'est un sacrilège, ajoute Kaïngara à voix basse. Mais si tu veux, il y a d'autres objets.

Depuis qu'il est entré dans la maison des hommes, Ballancourt a remarqué les têtes suspendues à des crochets rituels. L'une d'entre elles est d'une beauté

funèbre qui subjugue l'explorateur. L'os est nu, lisse, comme verni, les orbites ont été bouchées avec une pâte brune dans laquelle on a façonné deux yeux ronds asymétriques. Des traits grossiers maquillent le crâne.

— Cette tête ne vient pas de ce village, précise Kaïngara. C'est le crâne d'un ennemi qui a été décapité à la suite d'une bataille. Un trophée...

Les yeux du voyageur doivent trahir ses émotions car le Big Man s'est approché de lui et le scrute avec un sourire intéressé.

— Et celle-ci ? demande Ballancourt en désignant un crâne beaucoup plus élaboré.

— C'est une tête d'ancêtre, répond Kaïngara sans traduire. Sans doute un Big Man de la même importance que celui qui nous accueille. Elle est beaucoup plus belle.

Un œil est sculpté à partir d'une spirale, un autre fait un trou parfaitement rond. Des traits de peinture noirâtre, fins comme des tatouages, partent de la base du nez et des commissures des lèvres et remontent en de grands motifs sinueux jusqu'au haut du front. Kaïngara explique que ces traits rappellent les tourbillons du fleuve Sepik, l'endroit où demeurent les esprits. L'arrière du crâne est garni d'une chevelure noire, épaisse et frisée.

— Je n'ai jamais rien vu qui inspire autant le grand mystère de la mort, dit Ballancourt en inclinant légèrement sa haute silhouette en direction du Big Man. Magnifique. Combien en veut-il ?

— Il dit qu'il faut des bâtons de tabac pour tout le village. Des verres comme tu as dans ta pirogue et des outils en fer. C'est très cher.

Le vieil homme fait un geste que Ballancourt ne comprend pas et répète plusieurs fois le même mot en émettant un étrange raclement au fond de la gorge.

— Il dit que, pour trois haches de fer, il te donne en plus cette autre tête.

Un crâne au front patiné est décoré de plumes et de coquillages blancs. Dans le nez, de petites perles rouges sont fixées dans de la résine brune.

— Elle est très belle. Dis-lui que j'accepte et que je serai très fier de la montrer en France. Dis-lui que c'est pour un grand musée...

— Un musée ? s'étonne Kaïngara

— Oui, un peu comme une grande maison des hommes où tout le monde peut venir pour admirer les richesses du monde.

Ballancourt fronce les sourcils. Ces crânes doivent rester dans la maison des esprits, l'endroit où ils reposent et où ils veillent sur les récoltes et les guerriers. Ils ont été sortis de ce lieu sacré entre tous pour que des voyageurs puissent les acheter.

— D'où vient cette tête ? demande-t-il.

Le Big Man a compris la question. Il détourne le regard.

— D'un autre village. Il ne veut pas dire où cela se trouve, murmure Kaïngara.

— Pourquoi ?

— C'est difficile à dire. C'est tabou, tu comprends. Les esprits des ancêtres continuent de vivre dans ces têtes. Ils les habitent.

Ballancourt prend dans ses mains le crâne que lui tend un homme plus jeune. Au moment où il sent la mandibule dans le creux de ses mains, il a l'impression de franchir une ligne sacrée.

— Raconte-moi comment tu chasses les têtes, demande-t-il.

La question fait sourire Kaïngara qui traduit sur-le-champ.

Le Big Man disparaît un instant et revient avec un long poignard qu'il brandit en direction de Ballancourt.

— Nous utilisons des couteaux de bambou, lance-t-il d'une voix soudain haut perchée.

Il fait le tour de Ballancourt et mime les gestes.

— Voilà, je te coupe la tête avec plusieurs coups de couteau. Je fais bien le tour de ton cou.

Le Big Man coince son coutelas entre ses jambes et empoigne le crâne de Ballancourt. Il le secoue de droite à gauche avec de petits mouvements secs puis le tire vers lui. L'explorateur est tout décoiffé. Il sourit, un peu désorienté par les regards amusés qui se posent sur lui et les petits rires qui fusent des groupes d'enfants.

— Voilà comment on coupe la tête. C'est très facile. Ensuite, je l'accroche à mon cou et je la porte jusqu'au village. Pendant trois jours on fait la fête et on danse.

Ballancourt imagine la tête sanglante pendant sur la poitrine du Big Man. Il entend les cris de fureur de la bataille, les lamentations des femmes, le sifflement des flèches.

— As-tu coupé beaucoup de têtes ?

En entendant les mots de Kaïngara, le Big Man pousse un petit cri et se frappe les genoux.

— Plusieurs dizaines.

Une rumeur empreinte d'admiration et de crainte parcourt les hommes qui sont assis à même le sol et se battent les flancs à l'aide de paille tressée pour faire fuir les mouches et les moustiques voraces. Ballancourt désigne le crâne d'ancêtre.

— Est-ce qu'une tête coupée possède un pouvoir ?
Big Man ferme ses yeux cernés de rouge et inspire profondément.

— Pour eux, oui, répond Kaïngara. Grâce à elle l'esprit cesse d'errer. Il retrouve l'apparence humaine. Big Man dit qu'il te la vend parce que les missionnaires nous interdisent de posséder ces objets et veulent qu'on les détruise.

Une femme curieuse approche. Son petit garçon s'est blotti contre sa jambe et fixe Ballancourt d'un regard immense. Le Big Man est au centre du groupe des anciens, un grand arc et de longues flèches de roseau à la main. Il a cessé de sourire. Son visage est grave, ses paroles empreintes de solennité.

— Tiens, traduit Kaïngara, cela appartenait à celui dont tu possèdes la tête, l'arc et les flèches. Tout le monde ici louait son adresse à la guerre. Il était le meilleur d'entre nous. Ses armes sont à toi.

— Comment s'appelait ce guerrier ? demande Ballancourt.

Les hommes sont gênés et détournent le regard. Au loin, entre les maisons montées sur des pilotis faméliques, un chant étrange perce le rideau des cris d'oiseaux. Des lamentations de femmes. Un clan est en deuil. Un homme important est mort.

— Il faut partir à présent ?

— Oui, dit Kaïngara d'une voix obscure.

Cette nuit, deux guerriers prendront le relais des femmes et joueront des flûtes sacrées, ces longs tubes de bois qui produisent un son aigre et ensorcelant. La voix des esprits.

Ils quittent la Yuat et s'engagent sur le Sepik, plus tumultueux. La pirogue file dans les ombres du soir.

Des silhouettes se meuvent le long des rives terreuses et disparaissent dans les recoins déjà noirs. Au creux des remous et des tourbillons du fleuve, des visages naissent avant de s'enfuir aussitôt vers les profondeurs de la rivière.

Sur la rive, un guerrier observe les étrangers, sa coiffure de plumes d'oiseau de paradis, carmin et or, vibre dans le vent léger. Il a peint son visage de traits jaunes et rouges très vifs, le reste de son corps est enduit de graisse de porc noircie à la fumée. Il lève sa lance dans leur direction et jette des imprécations.

— Qu'est-ce qu'il crie ? demande Ballancourt.

— Qui ? interroge à son tour Kaïngara.

— Cet homme sur la rive, entre ces deux grands sagoutiers. Il porte un grand collier de cauris, tout blanc ! Tu ne l'entends pas ?

— Non.

De ses yeux de chasseur, le guide scrute la rive. Rien ne peut lui échapper.

— Je ne vois personne.

— Regarde mieux... Il court sur la berge.

— Il n'y a personne, Robert. Personne.

Kaïngara enfonce sa pagaie dans l'eau noire et pousse de toutes ses forces, comme s'il voulait fuir.

— Ferme tes yeux, Robert. Un grand malheur pèse sur celui qui voit un esprit.

Ballancourt ferme les yeux. Il frissonne malgré la chaleur.